

[ pratiques ] Nous sommes passés trop vite de la bibliothèque-machine à la bibliothèque virtuelle. Ne faut-il pas retrouver aujourd'hui la pertinence de la bibliothèque comme interface physique et en faire un lieu pour la production collective de métadonnées ?

## La bibliothèque comme interface physique de découverte et lieu de curation collective

Une bibliothèque est un volume organisé en une partie publique (*front-end*), avec laquelle les usages peuvent interagir, et une partie cachée (*back-end*) utilisée pour la logistique et le stockage. À la Bibliothèque nationale de France, un système robotisé fait la jonction entre les espaces immenses et souterrains ouverts au public et les quatre tours qui stockent les livres. L'architecte Dominique Perrault avait imaginé une « bibliothèque-machine » où la circulation des hommes était pensée symétriquement à la circulation des livres.

La New York Public Library, telle qu'elle apparaît sur la couverture du *Scientific American* du 27 mai 1911<sup>1</sup>, est présentée comme une interface physique mettant en contact des lecteurs avec des collections de livres archivés. Les bibliothécaires gèrent les requêtes, le catalogue et utilisent des tubes pneumatiques pour commander les livres stockés dans les étages inférieurs qui, une fois localisés, remontent par des mini-ascenseurs. Bien avant la bibliothèque François Mitterrand, la NY Public Library était déjà une bibliothèque-machine.

Dans d'autres bibliothèques, souvent de taille plus modeste, c'est encore une logistique humaine, plus ou moins complexe, qui organise les circulations de livres entre le *front* et le *back-end*. L'espace étant limité, une volumétrie stable doit être maintenue grâce à une gestion rigoureuse de l'équilibre entre le nombre d'ouvrages acquis et désherbés.

Ce souci d'équilibre et de sélection, éléments clés dans la gestion

de toutes les bibliothèques, grandes ou petites, est l'une des problématiques centrales de toute interface. Celui qui conçoit un site web ou une application iPad se demande également comment organiser au mieux l'espace de navigation et les cheminements des utilisateurs et comment articuler le *front-end* avec la logistique et le stockage *back-end*. Mais alors que le créateur d'applications compose avec une surface de quelques centimètres carrés, le bibliothécaire dispose d'un volume articulable en rayonnages, espaces d'échanges et zones de travail spécialisées.

### La tentation de la virtualité

Avec l'arrivée du numérique, il est tentant pour une bibliothèque de nier sa dimension physique, de ne devenir qu'une machine à information aux *front-ends* démultipliés, accessibles par toutes sortes de terminaux et aux *back-end* entièrement informatisés. On se souvient que Jacques Attali, alors conseiller de François Mitterrand, avait critiqué le projet architectural de « biblio-



View of the stacks inside the Stephen A. Schwarzman Building from the May 27, 1911 issue of *Scientific American*. NYPL, Picture Collection

thèque-machine » de la BNF pour lui opposer l'urgente nécessité d'une BNF numérique et algorithmique, accessible de partout et qui serait l'outil idéal pour la diffusion de la culture française dans le monde.

Sur ce point, les questions stratégiques et patrimoniales des grandes bibliothèques ne rejoignent pas celles des bibliothèques plus modestes. Ces dernières n'ont aujourd'hui que des droits très encadrés pour l'exploitation numérique des livres qu'elles proposent en lecture ou en prêt. Impossible pour elles de construire de nouveaux services en exploitant directement des nouveaux circuits commerciaux de livres numériques « grand public » dans la mesure où la

législation leur interdit la diffusion de contenus obtenus « sous le régime réservé à l'acquisition personnelle »<sup>2</sup>. Dans ces conditions, il est peu étonnant que ce soit en ordre dispersé et en expérimentant parfois les zones grises qui entourent ces nouveaux usages qu'elles essaient aujourd'hui de proposer des offres de prêt numérique complémentaire à leurs services traditionnels. Néanmoins, penser que l'avenir des bibliothèques se joue uniquement dans le succès de leur virtualisation et la constitution d'archives de contenus « empruntables » est un pari risqué. En ne portant son attention que sur l'indépendance des circuits de distribution et des services numériques, ne passe-t-on pas à côté de ce qui serait la vraie valeur des bibliothèques dans ce paysage de pratiques de lecture en mutation ?

### Production et curation sociale de métadonnées

Une bibliothèque n'est pas qu'une archive de contenus accessibles selon des règles de prêt particulières. C'est aussi et avant tout une interface physique de découverte. Rappelons-nous la pauvreté des interfaces proposées par les grandes librairies numériques où, en général, deux types d'algorithmes statistiques sont utilisés. L'un exploite les corrélations d'achats (« ceux qui comme vous ont acheté ce livre ont aussi aimé celui-là »), l'autre les corrélations d'opinions (« ceux qui ont aimé ce livre ont aussi aimé celui-là »). Les livres ne sont, dans ce jeu algorithmique, que de simples identifiants, des produits comme les autres.

Une des missions de la bibliothèque est d'organiser une rencontre physique différente entre des lecteurs et des livres. Le bibliothécaire est un *match-maker*. Il remplit cette mission en utilisant au mieux trois atouts à sa disposition : un espace physique organizable, une équipe compétente et une communauté locale plus ou moins fidèle.

Parmi les nombreuses pratiques pouvant tirer profit de ce triangle vertueux, en voici une qui

semble pertinente (et relativement nouvelle) : participer à l'organisation, la production et la curation sociale de métadonnées riches.

La production et l'organisation de métadonnées ont toujours été au cœur du travail du bibliothécaire et l'une de ces compétences premières. Plusieurs exemples récents ont montré que, dans certaines conditions, la production sociale de métadonnées riches était envisageable pour peu que les bonnes boucles d'engagements soient mises en place. En alimentant, par exemple, des fiches d'auteurs, de personnages, de lieux et d'objets, et en invitant les usagers à faire de même, une bibliothèque peut créer une communauté locale de pratique, sorte de club de lecture qui opère dans un but plus vaste et place ses contributions dans un réseau d'autres communautés locales.

Pour cela, il faut des outils communs et neutres et ceux-ci pourraient être créés très prochainement, plusieurs conditions favorisant aujourd'hui leur émergence : - le développement des « humanités digitales » et la prise de conscience de leur importance géostratégique dégagent des fonds de recherche académique pour la production de ce type d'outils ;

- la prise de conscience du rôle historique des bibliothèques dans la constitution du capital linguistique et sémantique et de l'importance de ne pas laisser ce capital entièrement dans des mains privées. Si des conditions particulières sont imposées aux bibliothèques pour numériser et diffuser des livres, elles peuvent, en revanche, en extraire des informations linguistiques et sémantiques et les rendre accessibles gratuitement comme un « bien commun ». De la même manière qu'elles ont parfois contribué sans le savoir à l'apparition de nouveaux empires du capitalisme linguistique<sup>3</sup>, elles peuvent jouer un rôle moteur dans la création d'immenses bases de données libres détaillant le contenu des livres, leurs relations mutuelles, donnant ainsi les bases d'outils de découverte sans précédent.

### Construire des cartographies

Plutôt que de construire une bibliothèque pensée comme une interface physique à la distribution de livres, on pourrait adapter certains espaces des bibliothèques aux activités de curation collective. Tout pourrait commencer par des « visualisations » : la bibliothèque présenterait sur un grand mur une carte des relations entre les auteurs d'un certain pays, la géographie des lieux d'une famille de romans policiers, l'arbre généalogique des personnes d'une saga, etc. Ces données visuelles, ces diagrammes et ces cartes seraient autant d'invitations à découvrir des livres et des auteurs nouveaux.

Dans une seconde étape, le bibliothécaire inviterait les usagers les plus motivés à participer à ces « processus cartographiques ». Le projet Bookworld<sup>4</sup>, un monde virtuel où chaque livre est représenté sous la forme d'une ville, confirme que visualisation et participation sont intimement liées. Voir un livre-ville complexe donne envie d'en construire un soi-même. Mettre en scène et en valeur les productions des usagers pour amorcer des pratiques locales est une forme nouvelle de clubs de lecture, où il ne s'agit plus de critiquer les livres qu'on a lus, mais de construire ensemble leur cartographie. Pour les bibliothèques de recherche, il s'agirait de produire collectivement des cartographies permettant, par exemple, la découverte d'un champ disciplinaire particulier ou mettant en relation des champs connexes.

Les métadonnées que les bibliothécaires produisent, structurent et organisent depuis les débuts des pratiques documentaires ont toujours été à la base de l'organisation physique des espaces des bibliothèques. Pourquoi ne pas poursuivre cette voie en élargissant ces pratiques et ces services à une communauté locale de lecteurs, engagés collectivement dans des processus cartographiques ? •

Frédéric Kaplan

Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne  
frederic.kaplan@epfl.ch

1 Alan Galey, « The Human Presence in Digital Artefacts » in : Willard McCarty (ed.), *Text and Genre in Reconstruction: Effects of Digitalization on Ideas, Behaviours, Products and Institutions*, Open Books Publishers, Cambridge, 2010, p.93-118

2 Les bibliothèques achètent plus cher les livres et les DVDs pour pouvoir les exploiter dans le cadre des services qu'elles proposent.

3 Frédéric Kaplan, « Vers le capitalisme linguistique : Quand les mots valent de l'or », *Le Monde diplomatique*, n°692, novembre 2011, p.28

4 <http://fkaplan.wordpress.com/2012/02/22/bookworld-un-monde-ou-chaque-ville-est-un-livre/>